

ron (1) lui aura dit, mais cela devient assez embarrassant. Je crois qu'il faudrait se jeter sur le refus ou les lenteurs de l'emp. qui font qu'on ne peut rien dire de positif. L'indiscrétion de Coblenz est trop grande ; on ne peut rien leur confier, et j'ai été confondue de recevoir, il y a quelques jours, une lettre du gros d'Agoult, qui me dit simplement : *Nous attendons avec impatience le gros baron lorrain pour que l'accord soit parfait entre ici et où vous êtes.* Concevez-vous rien de pareil ? Oh ! la maudite nation, qu'il est malheureux d'être obligé de vivre avec eux et de devoir leur rendre service ! Notre position depuis le départ de l'évêque est un peu meilleure ; il semble que tout ce qui s'appelle constitutionnel se rallie pour faire une grande force contre les républicains et les jacobins ; ils ont rangé une grande partie de la garde pour eux, surtout la garde soldée, qui sera organisée et enrégimentée sous peu de jours. Ils sont dans les meilleures dispositions et brûlent de faire un exemple des jacobins. Ceux-ci font toutes les atrocités dont ils sont capables, mais ils n'ont dans ce moment que les brigands et les scélérats pour eux ; je dis dans ce moment, car d'un jour à l'autre tout change dans ce pays-ci et on ne s'y reconnaît plus. Le département doit porter aujourd'hui ou demain son adresse au roi, contre le décret des prêtres ; j'en suis charmée, parce que, si cela ne fait pas de bien, au moins cela déclare la guerre entre les partis et force celui-là, par la démarche même, à soutenir et se rallier au roi. L'adresse est faite par un M. Garnier et rédigée par Du Port et Barnave, mais cela est un secret. Le comte Louis de Narbonne est enfin ministre de la guerre, d'hier ; quelle gloire pour M^{me} de Staël et quel plaisir pour elle d'avoir toute l'armée... à elle ! Il pourra être utile, s'il veut, ayant assez d'esprit pour rallier les constitutionnels et bien le ton qu'il faut parler à l'armée actuelle. Au reste, il me paraît vouloir s'attacher à M. Bertrand au conseil, et il a raison, car c'est le seul qui vaille quelque chose. Mais comprenez-vous.
. ma position et le rôle que je suis obligée de jouer toute la journée ; quelquefois, je ne m'entends pas moi-même et je suis obligée de réfléchir pour voir si c'est bien moi qui parle ; mais que voulez-vous ? tout cela est nécessaire, et croyez que nous serions bien plus bas encore que nous sommes, si je n'avais pas pris ce parti tout de

(1) Baron de Breteuil.

suite ; au moins gagnerons-nous du temps par là, et c'est tout ce qu'il faut. Quel bonheur si je puis un jour redevenir assez pour prouver à tous ces gueux que je n'étais pas leur dupe ! Il faudra que le baron (1) presse de notre part la Russie et l'Espagne. Quel malheur que l'emp. nous ait trahis ! S'il nous avait bien servis, seulement depuis le mois de septembre, que je lui ai écrit en détail, le congrès aurait pu être établi le mois prochain, et cela aurait été trop heureux, car la crise marche à grands pas ici, et peut-être devancera-t-elle le congrès : alors quel abri (2) aurons-nous ? Prenez bien garde à la Prusse ; M. de Schulembourg écrit sans cesse à M. du Moustier, et, si M. Heyman découvre quelque chose, il le mandera à M. de Gillier : c'est vous dire que tout le monde le saura. L'adresse du département est arrivée ; elle est parfaitement bien pour la discussion sur le décret des prêtres, mais les gueux ont eu peur et y ont mis, du reste, un tas d'impertinences. M. de Narb. a fait à son entrée à l'Ass. un discours d'une platitude peu croyable pour un homme d'esprit. J'attends M. Crawford avec impatience, mais je suis fâchée pour vous qu'il vous quitte ; j'espère qu'ils ne passeront pas l'hiver ici et qu'il retournera à Brux., car vous avez besoin de distraction. Il me tarde de savoir votre secrétaire arrivé ; comment va votre santé ? je parie que vous ne vous soignez pas, et vous avez tort.

. Pour moi, je me soutiens mieux que je ne devrais, par la prodigieuse fatigue d'esprit que j'ai sans cesse en sortant peu de chez moi ; je n'ai pas un moment à moi, entre les personnes qu'il faut voir, les écritures, et le temps que je suis avec mes enfants. Cette dernière occupation, qui n'est pas la moindre, fait mon seul bonheur.... et quand je suis bien triste, je prends mon petit garçon dans mes bras, je l'embrasse de tout mon cœur, et cela me console dans ce moment. Adieu. L'idée du chocolat est excellent ; elle vous est utile doublement et j'en userai avec pru-

(1) Baron de Breteuil.

(2) Dans une lettre du comte de Fersen au roi de Suède, du 1^{er} janvier 1792, publiée chez M. Feuillet de Conches, dans son excellent ouvrage : *Louis XVI, Marie-Antoinette et madame Élisabeth*, etc., IV^e vol. page 367, d'après une copie de S. E. M. le comte de Manderstrœm de l'original dans les archives du ministère des affaires étrangères de Suède, dans quelle lettre se trouvent plusieurs extraits de la lettre ci-dessus de la reine — Le comte de Fersen a mis le mot « appui » au lieu d'abris, comme la reine a écrit dans sa lettre.